

403881

L'HOTEL DE LA PAIX,  
RUE DE LA VICTOIRE,  
A PARIS,

COMÉDIE-VAUDEVILLE

EN UN ACTE,

Suivie d'un Divertissement de circonstance ;

Par MM. BARRE, RADET, DESFONTAINES, DIEU-LA-FOI.

*Représenté, pour la première fois, sur le théâtre  
du Vaudeville, le jeudi 3 juillet 1807.*

---

PRIX vingt-quatre sols.

---

A PARIS,

Chez BARBA, Libraire, palais du Tribunal, derrière le  
théâtre Français, n<sup>o</sup>. 51.

---

1807.

---

---

**PERSONNAGES.**

**ACTEURS.**

|   |                |
|---|----------------|
| ROBERT, maître de l'Hôtel.                      | M. St.-Léger.  |
| Le comte de MIRCOFF, officier russe.            | M. Henri.      |
| M. de St.-GERMAIN.                              | M. Verpré.     |
| EDMON, invalide.                                | M. Lenoble.    |
| FESTIGNAC.                                      | M. Carpentier. |
| SANS-QUARTIER, neveu de Robert.                 | M. Hippolite.  |
| POULOT, fils de Robert.                         | M. Edouard.    |
| Mad. DERVILLE, veuve d'un officier<br>français. | Mme Hervey.    |
| JUSTINE, fille de Robert.                       | Mme Desmares.  |

*Personnages du Divertissement.*

Tous les acteurs du Vaudeville.

*La scène se passe à Paris.*

---

# L'HOTEL DE LA PAIX,

• RUE DE LA VICTOIRE, A PARIS.

---

*Le théâtre représente une salle commune. Au lever de la toile, Robert assis nétoie des quinquets, Justine arrange des guirlandes, Poulot achève un trébuchet, Edmon lit le Moniteur, assis à la porte de l'appartement de madame Derville : celle qui est en face conduit chez le comte de Mircoff; tout le monde entre par la porte du fond. Justine et Poulot ont une table pour les guirlandes et le trébuchet; du côté opposé, il y en a une petite sur laquelle on voit quelques morceaux de musique.*

---

## SCENE PREMIERE.

ROBERT, JUSTINE, POULOT, EDMON.

EDMON.

**E**NCORE des succès, toujours des succès.

ROBERT.

Tant mieux, morbleu, plus ils froteront les ennemis, plus je froterai mes quinquets.

POULOT.

Et je dis, papa, qu'il y a long-tems que vous êtes de là.

JUSTINE.

Et que vous nous occupez de votre fête pour la paix.

ROBERT.

Depuis la bataille de Jena, ma fille, et ce n'est pas de ma faute si elle n'a pas amené la paix; j'ai tout fait pour cela, j'ai établi cette maison garnie, et j'ai envoyé mon adresse à toutes les puissances

( 4 )

continentales : *Monsieur Robert*, hôtel de la Paix, rue de la Victoire, à Paris, et c'est du tact que cela.

Air : *du vaud. d'Arlequin Musard.*

Dans cette rue on vit naguère ,  
Habiter le héros Français ;  
Moi qui prévois ce qu'il peut faire ,  
J'y fonde l'hôtel de la Paix :  
Ce titre qui nous intéresse ,  
A mon esprit fait quelqu'honneur ,  
La paix doit avoir son adresse  
Au domicile du vainqueur.

POULOT.

C'est bien étonnant, avec tout cela, que depuis un an il ne nous soit venu que deux locataires : madame Derville, veuve d'un capitaine de cavalerie...

ROBERT.

Femme respectable, car elle est honnête et gaie.

POULOT.

Et monsieur le comte de Mircoff, officier Russe, prisonnier de guerre.

ROBERT.

Honnête homme, qui fait de la dépense, et qui paye bien.

JUSTINE.

Oui, mais celui-là pourrait bien ne pas vous rester long-tems.

ROBERT.

Pourquoi donc ?

JUSTINE.

Ah ! ah ! ce monsieur qui vient le voir tous les jours, cet Allemand, établi depuis long-tems en France, et qui loge, vous savez bien...

ROBERT.

Monsieur de Saint-Germain ? hé bien ?

JUSTINE.

Hé bien, je crois qu'il a envie de l'attirer dans

( 5 )

son quartier ; on dit même qu'il veut le marier à une de ses parentes.

ROBERT.

Bah ! monsieur de Mircoff s'amuserait bien avec un froid riconneur qui doute de tout , qui ne s'intéresse à rien , et qui répète toujours la même chose.

Air : *Ça n'se peut pas.*

D'un héros lui peint-on la gloire ?  
Il vous répond , il faudra voir :  
Lui parle-t-on d'une victoire ?  
Il vous réplique , il faudra voir :  
On dirait toujours qu'il ignore  
Ce qu'on sait qu'il doit bien savoir,  
Et voyant tout , il dit encore ,  
Il faudra voir , il faudra voir.

POULOT.

Hé bien , moi , je dis que si monsieur de Saint-Germain veut emmener monsieur le Comte , madame Derville le fera rester.

ROBERT.

Poulot.

POULOT.

Papa.

ROBERT.

Taisez-vous.

POULOT.

Oui , papa.

EDMON.

Chut...

JUSTINE, *allant trouver Edmon.*

Est-ce que vous entendez Madame ?

EDMON.

Non , je me trompais , ce n'est pas encore-là son heure.

JUSTINE.

Ça fait bien l'éloge de votre cœur , monsieur Edmon , de venir comme ça tous les matins de l'hô-

tel des Invalides, pour prendre les ordres de madame Derville.

EDMON.

Je fais mon devoir : son époux a été mon capitaine, il est mort à mes côtés, il a laissé sa veuve sans bien, elle a besoin d'un serviteur, et je suis là.

ROBERT.

Bien, mon camarade.

EDMON.

Je ne puis plus faire la guerre.

*Air : du Vaud. d'Alcibiade.*

Du train dont marchent nos soldats,  
Un éclopé les embarasse :  
On ne veut plus de moi là-bas,  
Mais ici je suis à ma place.  
J'y sers encor, tant bien que mal,  
Chaque jour l'ordre m'y ramène,  
Et j'ai pris pour mon général  
La veuve de mon capitaine.

POULOT.

Ah ! c'est un joli service !

ROBERT.

Poulot...

POULOT.

Oui, papa. (*il va trouver Edmon.*) A propos de service, monsieur l'Invalide, vous lisez ce grand journal tout entier ?

EDMON.

Sans doute.

POULOT

C'est bien de la bonté ; y parle-t-on de mon cousin Fanfan ?

EDMON.

Fanfan ! non.

POULOT.

Tien ! un conscrit de deux ans dont on ne parle pas !... il est vrai qu'il était un peu dans les simples.

( 7 )

JUSTINE.

Mon frère...

POULOT.

Ah ? je sais bien pourquoi tu te fâches , mais c'est égal.

Air : *De la Catacoua.*

Ce pauvre cousin, quand j'y pense,  
Ah ! comme il était drôle à voir !  
Il ne savait, en conscience,  
Marcher, s'arrêter, ni s'asseoir.  
A l'air dont il portait la tête,  
Chaque passant le remarquait,  
On s'en moquait,  
On le suivait,  
On le trouvait  
Long, mal fait,  
Gauche et laid,  
Et jugez comme il était bête,  
Il disait qu'il me ressemblait.

ROBERT.

Oh, ça, c'est vrai, qui voit l'un voit l'autre.

POULOT.

Oui, pour la taille, mais pour l'esprit, je me flatte que j'en ai toujours montré plus que lui, témoin le tirage de l'an quatorze, j'ai pincé le 318, et lui, il a attrapé le 4; aussi il est loin, et moi je suis ici au moment d'entrer petit clerc dans l'étude d'un procureur.

JUSTINE.

Oui, avec ton trébuchet et tes pierrots.

POULOT.

A l'égard de mes pierrots, ma sœur, motus, vous savez ce que j'en fais.

JUSTINE.

Oui, pour faire ta cour, tu les offres à madame Derville qui ne les aime pas.

POULOT.

Non, mais son chat les aime.

( 8 )

R O B E R T .

Hé ! grand benêt !

Air : *Du vaud. de la Soirée orageuse.*

A l'emploi d'un vil oisleur  
Faut-il te voir livré sans cesse ?  
Toi qu'à l'état de procureur  
J'ai consacré dès ta jeunesse.

E D M O N .

Mais , père Robert , il n'y a pas si loin de l'un a  
l'autre.

*Suite de l'air.*

Elevé pour les tribunaux ,  
Son goût ne doit pas vous surprendre ;  
Quand il prend ainsi des moineaux ,  
C'est pour s'accoutumer à prendre.

R O B E R T .

Hé , morbleu , j'aimerais mieux lui avoir vu  
prendre un fusil.

P O U L O T .

Ah ! ah ! vous en parlez bien à votre aise , vous ;  
on voit bien que vous ne vivez pas du tems de  
l'ancienne Rome.

R O B E R T .

Qu'est-ce que tu viens nous chanter avec ta  
Rome ?

P O U L O T

Non , je ne connais pas l'histoire Romaine , moi  
qui étudie le droit Romain.

Air : *du vaud. de M. Guillaume.*

Quand il fallait trouver des gens utiles ,  
A Rome on ne balançait pas ,  
On laissait les enfans tranquilles ,  
Et l'on conscrivait les papas.  
Si , de nos jours , cette loi salutaire  
Était en vigueur à Paris ,  
Vous qui parlez , vous seriez , mon cher père ,  
Dans les pères conscrits.



SCENE II.

LES PRÉCÉDENS, FESTIGNAC.

ROBERT.

Eh ! voici notre ami Festignac !

FESTIGNAC

Ah ! je n'en puis plus , permettez , mes amis ,  
que je reprenne un peu d'haleine...

ROBERT.

Est - ce qu'il vous serait arrivé quelque mal-  
heur ?

FESTIGNAC.

Trente fêtes , mes amis , je suis accablé de di-  
vertissemens , assommé de gaîté , tué de réjouis-  
sances.

*Air : De la Tremitz.*

A juste prix  
Je fête dans Paris  
    Maris ,  
    Papàs , mamans ,  
Les amis , les amans :  
    Je mens  
A tout venant ,  
C'est le goût dominant ,  
Chacun veut aujourd'hui  
Que l'on parle de lui.  
Une épouse , avec pompe ,  
Fête un sot qu'elle trompe ,  
Sans que rien interrompe  
L'accent du sentiment.  
Une autre prend pour elle  
La fête qu'à sa belle ,  
Son époux infidèle ,  
Offre secrètement.  
Qu'ils soient vrais ou faux ,  
Les madrigaux  
    Qu'on se débite ,  
    Bou jeu , bon argent ,  
Chacun reçoit son contingent.  
Le plus bas fripon ,

*L'hôte de la Paix.*

B

Trouve fort bon  
Que je le cite  
Pour sa dignité  
Et surtout pour sa probité.  
D'ailleurs partout  
Je fais preuve de goût ,  
Car faisant d'un élan  
Mon plan ,  
D'une maison  
M'emparant sans façon ,  
Je la mets, voyez-vous,  
Tout sans dessus-dessous.  
Au pied d'une terrasse  
Je campe le parnasse ,  
L'olympé, je le place  
Là haut sur le donjon.  
Je fais d'une écurie  
Une salle fleurie ,  
D'une ménagerie  
Un moderne salon.  
Valets et bourgeois ,  
Tous à la fois  
Changent de rôle ,  
Ils sont, à ma voix ,  
Des dieux, des bergers ou des rois.  
Je fais d'un frater  
Un Jupiter ,  
Du capitole ,  
Et d'un marmiton ,  
Je fais, au besoin, un Pluton.  
Mais quel fracas ,  
Mon cher, que d'embarras !  
Hélas !  
Je ne vis pas ,  
Je suis de ce fracas  
Bien las.  
Cent contretems  
Me mettent sur les dents ,  
Mon dieu, que de tourmens  
Pour ennuyer les gens !

Au fait, mon ami, jé viens vous rendre un service.

R O B E R T .

A moi ?

( 11 )

FESTIGNAC.

A vous : vous possédez toujours vos petits ustensiles de fêtes.

ROBERT.

Assurément.

FESTIGNAC.

Verres de couleurs, méches phosphoriques, chiffres métaphoriques, transparents, lucidoniques...

ROBERT.

Eh ! oui, tout ce que vous m'avez vendu il y a un an.

FESTIGNAC.

Né vous plaignez pas, c'est un joli fond.

ROBERT.

Je le sais bien.

FESTIGNAC.

Jé viens vous en débarasser.

JUSTINE.

Ah bien, oui.

FESTIGNAC.

Vous né faites rien de tous ces objets, et moi j'en ai lé besoin lé plus urgent ; la festivité a tant donné ce mois-ci, que mes magasins sont épuisés.

ROBERT.

Bah !

FESTIGNAC.

Songez qué j'ai fait cinq mariages et trois bap-têmes en un mois ; cela mange furieusement d'huile, de sorte qu'il né mé reste pas un laupion pour faire démain la fête qué l'on vient de mé commander.

POULOT.

Peut-on savoir, monsieur de Festignac, quelle est cette fête ?

FESTIGNAC.

C'est un divorce !

J U S T I N E .

Un divorce !

R O B E R T .

Quoi ! vous voulez que mes lampions , mes guirlandes ?...

F E S T I G N A C .

Et oui , tout cela mé servira .

R O B E R T .

*Air : Du vaud. de l'Avare.*

Je n'entends pas ce tour de force ,  
Et je ne l'entendrai jamais .  
Vous emploiriez pour un divorce  
Ce que je destine à la paix !

F E S T I G N A C .

Eh ! cadédis , rien dé plus sage :  
Dé quoi donc vous étoupez vous ?  
Lé divorce , entre deux époux ,  
N'est-il pas la paix du ménage ?

R O B E R T .

C'est possible , mais rien ne sortira de mon magasin .

F E S T I G N A C .

Né mé disiez vous pas l'autre jour qué vous aviez besoin d'argent ?

R O B E R T .

J'ai besoin de plaisir , avant tout .

F E S T I G N A C .

Eh ! quel diable dé plaisir trouvez vous à contempler ces brinborions dont vous né faites rien ?

R O B E R T .

Comment ! ce que j'y trouve : et la paix donc ? et l'espérance du bonheur qu'elle nous promet ! je vois tout cela dans ma collection .

*Air : Décacheter sur ma porte.*

Pour vous la paix né vient guères ,  
Et moi préparant mes verres ,  
Mes fleurs et mes quinquets :

( 13 )

Depuis un an, grace à mes apprêts,  
J'en suis aux préliminaires.

FESTIGNAC.

Vous ne voulez donc pas?... serviteur.

ROBERT.

Un moment, puisque je vous tiens, vous ne m'échapperez pas : j'ai de nouvelles idées qu'il faut que je vous communique.

FESTIGNAC.

Toujours pour la paix ?

ROBERT.

Toujours.

FESTIGNAC.

Mais capdébious ! vous avez du tems de reste.

ROBERT.

Mon ami, nous avons affaire à un homme accoutumé à surprendre son monde.

Air : *Ce sont les meuniers de céans.*

Allons disposer nos bosquets,  
Allons rafraîchir nos bouquets,  
Allons reteindre nos branchages,  
Allons reverdir nos feuillages ;  
Qu'on ne dise pas que Robert  
Par la paix s'est vu pris sans verd.

*Ensemble*

Qu'on ne dise pas, etc.

( *Ils sortent.* )

---

### SCENE III.

JUSTINE, EDMON, *faisant sentinelle  
à la porte de Madame Derville.*

JUSTINE, *hésitant.*

Si j'osais interroger monsieur Edmon, je lui demanderais bien quelque chose.

EDMON, *lui ôtant son chapeau.*

J'espère, mademoiselle, que je ne vous dérange pas en restant à mon poste.

( 14 )

JUSTINE.

Bien au contraire , monsieur ; si je ne craignais pas moi-même de vous importuner , je vous prierais..

EDMON.

Parlez , mademoiselle.

JUSTINE.

Vous avez été long-tems soldat , monsieur Edmon.

EDMON.

Quarante ans , mademoiselle , pour vous servir.

JUSTINE.

Vous savez tout ce qu'on fait à la guerre.

EDMON.

Du mal à ses ennemis , tant qu'on peut.

JUSTINE.

Oh ! je le crois bien , monsieur , ce n'est pas cela qui m'inquiète.

EDMON.

Quoi donc ?

JUSTINE.

C'est que... je voudrais savoir... c'est au sujet de mon cousin.

EDMON.

Hé bien?...

JUSTINE.

*Air : Quand l'amour naquit à Cythère.*

Croyez-vous qu'un garçon timide ,  
Et qui ne se fâchait jamais ,  
Dans les camps devienne intrépide ?

EDMON.

C'est la consigne du français.

JUSTINE.

Mais croyez-vous qu'il se ménage ,  
Et que , parmi tant de soldats ,  
Il soit toujours modeste et sage ?

EDMON.

La consigne n'en parle pas.

( 15 )

*Même air.*

JUSTINE.

Mais croyez-vous qu'un militaire,  
Courant de succès en succès,  
Songe à ses parens, à son père ?

EDMON.

C'est la consigne du français.

JUSTINE.

Et s'il aime une demoiselle,  
Qui pour lui soupire tout bas...  
Croyez-vous qu'il lui soit fidèle ?

EDMON.

La consigne n'en parle pas.

JUSTINE.

Bien obligé, monsieur Edmon.

EDMON.

Il n'y a pas de quoi, mademoiselle Justine. (*Elle s'en va, Edmon la rappelle.*) A mon tour, ma belle enfant, me permettez vous de vous faire une question ?

JUSTINE.

Bien volontiers.

EDMON.

Vous serez franche.

JUSTINE.

Comme vous, monsieur.

EDMON.

C'est au sujet de ce Russe, votre locataire...

JUSTINE.

Hé bien, monsieur ?

EDMON.

*Même air.*

Croyez-vous cet homme capable  
De s'enflammer... là, tout d'un coup ?  
Et, quoique russe, est-il aimable ?

JUSTINE.

Je ne m'y connais pas beaucoup.

EDMON.

Souçonnez-vous, au fond de l'ame,  
Qu'ici l'on ait pour lui du goût,  
Qu'il puisse être aimé de madame ?

---

( 16 )

JUSTINE.

Je ne m'y connais pas du tout.

EDMON.

Mon enfant , je vous remercie.

JUSTINE, *s'en allant.*

Il n'y a pas de quoi , mon enfant...

EDMON.

Il est clair que madame déteste le Russe... la  
voici.

---

SCENE IV.

EDMON, Mad. DERVILLE.

Mad. DERVILLE.

C'est vous, bon Edmon, il y a peut-être long-  
tems que vous m'attendez ?

EDMON.

Madame, je suis à vos ordres.

Mad. DERVILLE.

Ah ! mon ami , combien je suis reconnaissante  
de vos attentions !

EDMON.

Pourquoi donc, madame ?

Mad. DERVILLE.

Je crains souvent d'abuser de votre amitié.

EDMON.

Jamais.

Mad. DERVILLE.

Votre zèle vous fait oublier que vous êtes inva-  
lide.

EDMON.

Que m'importe ?

*Air : vaudeville des Vélodifers.*

J'ai servi pendant quarante ans,

Je suis appesanti par l'âge,



( 17 )

Mais malgré la guerre et le tems ,  
L'amitié double mon courage.  
Pour vous payer de vos bienfaits ,  
Je me sens encor intrépide ,  
Sachez que d'un soldat français ,  
Le cœur n'est jamais invalide.

Mad. D E R V I L L E .

Hé bien, mon cher Edmon , j'aurai peut-être  
un nouveau service à vous demander.

E D M O N .

Ordonnez , madame.

Mad. D E R V I L L E .

Je suis très-bien dans cette maison , on ne peut  
mieux ; l'hôte , ses enfans , tout le monde a pour  
moi les égards les plus distingués...

E D M O N .

C'est leur devoir.

Mad. D E R V I L L E .

Malgr'écela , mon ami , je crois que j'en veux  
sortir.

E D M O N .

Vous, madame !

Mad. D E R V I L L E .

Oui, depuis un certain tems, j'éprouve je ne sais  
quel embarras...

E D M O N .

Ah ! ah !

Mad. D E R V I L L E .

Les étrangers qui logent dans cette maison. ..

E D M O N .

Il n'y en a qu'un.

Mad. D E R V I L L E .

Ah ! oui, mais...

E D M O N .

Je vois que c'est, madame, c'est ce Russe.

*L'hôtel de la Paix.*

C

Mad. D E R V I L L E.

Monsieur le comte de Mirkoff? (*à part.*) Aurait-il deviné?

E D M O N.

Cet homme-là vous déplaît, j'en étais sûr.

Mad. D E R V I L L E.

Mais, je ne dis pas...

E D M O N.

Pardonnez-moi, madame, vous le dites, et je m'en étais bien aperçu.

*Air : Cet arbre apporté de Provence.*

Devant vous, lorsqu'il vient à paraître,  
Quoiqu'il ait l'air doux, les yeux baissés,  
Dans vos sens on voit le trouble naître,  
De dépit soudain vous rougissez ;  
Ah ! morbleu, c'est bien là de la haine,  
Car j'éprouve un pareil embarras,  
Comme vous, je lui parle avec peine...  
Excepté que je ne rougis pas.

Mad. D E R V I L L E.

Mon cher Edmon, vous ne savez pas ce que vous dites.

E D M O N.

C'est possible, madame.

Mad. D E R V I L L E.

Et l'on voit bien que vous ne faites plus la guerre.

E D M O N.

Pourquoi donc?

Mad. D E R V I L L E

*Même air.*

N'allez pas croire ici que je raille,  
Vous saurez, mon cher, que notre cœur,  
Est par fois comme un champ de bataille,  
Ou la nuit vient tromper la valeur.  
De soi-même alors qui peut répondre ?  
Dans le trouble ou sont tous les esprits,  
On finit bien souvent par confondre  
Les amis avec les ennemis.

( 19 )

EDMON.

Oh ! j'espère que cela n'arrivera pas ici... non madame, le voisinage d'un ennemi de la France ne convient pas à la veuve d'un brave capitaine, et je cours, de ce pas, vous chercher un autre logement.

Mad. D E R V I L L E.

Mais, Edmon...

EDMON.

Soyez tranquille, madame, vous ne resterez pas ici un jour de plus.

---

S C E N E V.

Mad. D E R V I L L E.

Au fait, il me rendra peut-être service... peut-être est bien dit... ma situation est bien étrange.

*Air : Du vaud. de Voltaire chez Ninon.*

Que le sort est capricieux  
Et combien il me contrarie !  
Il n'est qu'un seul homme en ces lieux,  
C'est l'ennemi de ma patrie.  
Malgré moi, j'ai su le charmer,  
Et je dois être inexorable ;  
Ah ! quand je ne veux pas l'aimer,  
Pourquoi faut-il qu'il soit aimable.

Je l'entends, rentrons... Quoi, fuir devant l'ennemi !... Je suis Française et je l'attends (*elle se retire sur le côté.*)

---

S C E N E V I.

Mad D E R V I L L E, L E C O M T E, S t. G E R M A I N.

L E C O M T E.

Oui, monsieur, ces détails sont positifs, nous avons été battus à Friedland.

S t. - G E R M A I N.

Oh ! battus... battus... il faudra voir.

( 20 )

LECOMTE.

Eh ! que diable voulez-vous que je voye ?

St.-GERMAIN.

D'ailleurs, battus aujourd'hui... on prend sa revanche demain.

Mad. DERVILLE, *un papier de musique à la main.*

*Oh ! comme il y viendra , etc.*

LECOMTE, *se retournant.*

Madame Derville !

St.-GERMAIN.

Ah ! ah ! la jolie voisine !... (*à part.*) je n'aime pas cette femme , elle me contrarie.... (*haut.*) Madame veut-elle agréer mes hommages ?

Mad. DERVILLE.

Messieurs, j'ai l'honneur de vous saluer... monsieur le Comte paraît avoir quelqu'inquiétude.

LECOMTE.

Hélas ! Madame, il serait difficile d'être content lorsque tous les jours m'apportent des nouvelles plus affligeantes.

St.-GERMAIN.

Mon ami, attendez , attendez.

LECOMTE.

Attendre ! quoi ? de nouvelles défaites ?

Mad. DERVILLE.

Sur ce point-là , monsieur le Comte, vous permettrez à une française de ne pas trop partager votre affliction... Mais vous êtes loin de votre patrie , vous êtes prisonnier de guerre , c'est de quoi je vous plains sincèrement.

LECOMTE.

Ah ! Madame ! ce n'est pas la ma plus grande inf rtune.

*Air : Que ta porte , ô ma tendre amie.*

Les soins flatteurs , la politesse ,  
En France charment nos rêves ,  
Une aimable délicatesse  
Adoucit le poids de nos fers ;  
Mais des liens sans espérance  
Souvent y désolent nos cœurs ,  
Et je vois bien que la clémence  
Ne plaît pas à tous les vainqueurs.

Mad. D E R V I L L E , *à part.*

Ceci me regarde , n'ayons pas l'air de l'entendre. (*haut.*) Une chose qui m'étonne , monsieur le Comte , c'est de vous voir profiter aussi peu des plaisirs que vous offre Paris.

St.-G E R M A I N.

Oh ! les plaisirs sont devenus rares à Paris....  
Mais il faudra voir.

L E C O M T E.

Eh ! madame , ou pourrais-je trouver un plaisir plus doux , plus cher à mon cœur ?...

Mad. D E R V I L L E.

Vous êtes d'une exactitude à lire une foule de journaux qui ne peuvent que vous chagriner.

St.-G E R M A I N.

C'est ce que je ne cesse de lui dire.

L E C O M T E.

Si vous me permettiez plus souvent...

Mad. D E R V I L L E.

Mais , monsieur de Saint-Germain...

St.-G E R M A I N.

Monsieur le Comte , comme vous l'observiez , est horriblement déplacé dans cette maison ; il n'y voit que de bonnes gens qui n'examinent rien , qui s'enthousiasment de tout , qui n'ont jamais qu'une même conversation.

( 22 )

*Air : Dans ce salon , ou Du Poussin.*

Ici l'on bat toujours l'anglais ,  
Le suédois , ou bien le russe ,  
On arme tous les polonais ,  
Du monde on efface la Prusse.  
Toujours même ton !... c'est aussi  
D'une fadeur insupportable :  
Chez nous , du moins , mon cher ami ,  
Vous n'entendrez rien de semblable.

Mad. D E R V I L L E .

Je le crois bien , et même on ne vous apprendra  
rien que de très-positif .

St.-G E R M A I N .

Que voulez-vous dire , madame ?

Mad. D E R V I L L E .

*Air : Dans la vigne à Claudine.*

Monsieur , en politique ,  
A trouvé le secret  
D'être en tout sans réplique ,  
Et bien sûr de son fait.  
La méthode est très-belle ,  
Et nul n'est en effet  
Plus sûr de sa nouvelle  
Que celui qui la fait.

St. G E R M A I N , *riant.*

Ah ! ah ! ah !...

Mad. D E R V I L L E .

Au reste , je ne prétends pas contrarier les pro-  
jets de monsieur le Comte , puisqu'il vous a  
chargé...

L E C O M T E .

Moi , Madame....

Mad. D E R V I L L E .

Suivez , monsieur , suivez les conseils que l'on  
vous donne , je croyais cependant que cette mai-  
son était fort agréable pour un étranger qui aime  
la retraite , la tranquillité...

L E C O M T E .

Mais , madame , vous disiez tout-à-l'heure...

( 23 )

Mad. D E R V I L L E.

Je disais, monsieur, et je vous répète de faire ce qui vous convient.

L E C O M T E, à part.

Du dépit ! serait-ce par intérêt pour moi !... et son cœur.....

S C E N E V I I.

L E S P R É C É D E N S, E D M O N, P O U L O T.

P O U L O T.

Madame, Monsieur l'invalidé.

E D M O N.

Oui, c'est moi.

Air : *De la Galopade.*

Quel bonheur, en un moment,  
J'ai rencontré sur ma route  
Un petit appartement,  
Propre, commode et charmant,  
La vue en est belle aussi,  
Vous vous y plairez sans doute,  
Car on n'y voit, dieu merci,  
Rien de ce qu'on voit ici.

L E C O M T E.

Eh quoi, Madame, vous quittez aussi cette maison ?

Mad. D E R V I L L E.

Pourquoi pas, monsieur ? vous la quittez bien.

L E C O M T E.

Moi, Madame, je n'ai pas dit cela.

Mad. D E R V I L L E.

Comment ! vous ne l'avez pas dit ?...

L E C O M T E.

Non, sans doute, et la preuve c'est...

Mad. D E R V I L L E.

Ah ! vous restez, hé bien, mon  
tort, car je vous préviens que j

( 24 )

LE COMTE.

Hé bien, Madame, nous resterons tous deux.

Mad. D E R V I L L E.

Soit, monsieur, nous resterons.

LE COMTE.

Oui, Madame.

Ma D E R V I L L E.

Oui, Monsieur. (*à part en s'en allant.*) Oh ! il est bien évident que je n'aimerai jamais cet homme... Edmon, ne me suivez pas.

LE COMTE.

Quelle femme incompréhensible ! (*en rentrant.*)  
Adieu, mon ami.

St. - G E R M A I N, *le suivant.*

Eh bien, eh bien, écoutez donc, il n'y a rien de décidé... il faudra voir.

---

S C E N E V I I I.

EDMON, POULOT.

EDMON.

Soyez à l'ordre, allez en avant, faites des marches forcées, voilà ce qui vous en revient.

POULOT.

Vous êtes gentil, monsieur Edmon, de détourner de l'hôtel de mon oncle des personnes qui s'y trouvent bien.

EDMON.

Eh ! morbleu, pour une femme de moins dans cette maison !

POULOT.

Mais, monsieur, cette femme là, c'est la moitié de nos capitaux.

EDMON.

pour vous.



( 25 )

POULOT.

Sans compter l'intérêt particulier.

EDMON.

Monsieur Poulot...

POULOT.

Eh bien !

EDMON, *prenant du tabac.*

Garde à vous.

POULOT.

Qu'est-ce que c'est, monsieur l'invalidé ! Croyez-vous m'épouvanter parce que vous êtes vieux ?

---

S C E N E I X.

LES PRÉCÉDENS, SANS-QUARTIER.

SANS-QUARTIER.

Comment ! on se dispute à l'Hôtel de la Paix ?

EDMON.

Un militaire ! salut, mon brave.

SANS-QUARTIER.

Serviteur, mon ancien. Eh ! bonjour, Poulot.

POULOT.

Poulot tout court ! il est sans façon ce monsieur-là.

SANS-QUARTIER.

Et le papa Robert, et mademoiselle Justine ?

POULOT.

Ils son sortis, monsieur, mais pas pour longtemps ; vous venez peut-être loger chez nous ?

SANS-QUARTIER.

Ça se pourrait bien.

POULOT.

Tant mieux, nous avons de la place.

SANS-QUARTIER, *à part et regardant Poulot.*

Poulot ne me reconnaît pas, je le crois, je suis  
*L'hôtel de la Paix.*

D

un peu changé ; quant à lui , il est toujours le même.

POULOT, *à part.*

Comme il me regarde hardiment ! Ces soldats n'ont peur de personne.

EDMON.

Vous arrivez de l'armée, camarade ?

SANS-QUARTIER.

Comme vous dites, j'ai vu l'ennemi, je me suis bien battu, j'ai reçu deux blessures...

POULOT.

Deux blessures ! et vous n'êtes pas mort ?

SANS-QUARTIER.

Bah ! je ne m'en ressens plus, et me voilà, Dieu-merci, tout prêt à recommencer.

EDMON.

Mille bombes !... permettez que je vous embrasse.

SANS-QUARTIER.

De tout mon cœur.

EDMON.

*Air : Si vous vouliez reprendre vos entrées.*

Lorsque je vois un jeune militaire,  
Vif, bien portant, et les yeux réjouis,  
Je sens renaître en moi l'humeur guerrière,  
Et dis, voilà comme j'étais jadis.

SANS-QUARTIER.

Ainsi que vous, si je viens à votre âge,  
Après avoir bien défendu l'état,  
Je veux garder, avec tout mon courage,  
L'esprit français et le cœur d'un soldat.

EDMON.

C'est cela, c'est bien cela. Oserais-je vous demander, camarade, dans quel corps vous servez ?

SANS-QUARTIER.

Grenadier au trente-sixième de ligne.

( 27 )

POULOT, *à part.*

Ah ! mon dieu !

EDMON.

Excellent régiment.

SANS-QUARTIER.

Comme tous les autres.

POULOT, *à Sans-Quartier.*

Le trente-sixième... c'est le régiment de mon cousin... Monsieur l'aura sans doute remarqué ?

SANS-QUARTIER.

Votre cousin ! c'est possible.

POULOT.

Ah ! monsieur, je ne sais pas ce qu'il est à présent ; mais quand il nous a quittés...

SANS-QUARTIER.

Eh ! bien !

POULOT.

Pauvre garçon ?

*Air : Du vaud. des Petits Savoyards.*

La canon lui donnait la fièvre...  
Ennemi du bruit, du fracas,  
Il était, je le dis tout bas,  
Timide et poltron comme un lièvre.

SANS-QUARTIER.

Poltron, timide... ces deux mots  
Sont déjà loin de mon grimoire,  
Depuis que j'ai passé sous les drapeaux,  
Ils sont passés de ma mémoire.

POULOT.

Certainement, je crois bien que... Au reste, monsieur, mon cousin s'appelle Fanfan... quand je dis Fanfan, c'est son nom de jeune homme, mais son nom de famille...

SANS-QUARTIER.

Sans-quartier ; c'est son nom de guerre.

( 28 )

POULOT.

Tiens ! mon cousin Sans-Quartier !... vous le connaissez-donc ?

SANS-QUARTIER.

Eh quoi ! Poulot ne me remet pas ?

POULOT.

Plait-il, monsieur ?

SANS-QUARTIER.

Je suis ton cousin.

POULOT.

Vous ?

SANS-QUARTIER.

Embrasse moi donc, grand nigaud.

POULOT.

Oui, parce que vous savez mon nom, vous croyez...

SANS-QUARTIER.

Mais regarde moi bien:

POULOT.

Laissez donc, monsieur, vous me prenez pour un imbécille. Mon cousin qui était plus mince que moi, qui se tenait de là, qui marchait les pieds en dedans. (*Il le contrefait.*)

EDMON.

Oui, on part comme ça, quelquefois, mais (*Montrant Sans-Quartier.*) voilà toujours comme on revient.

POULOT.

Monsieur Edmon, vous n'avez pas vu le jeune homme, et quand je vous dis...

(*On entend Robert dans la coulisse.*)

C'est bon, c'est entendu.

SANS-QUARTIER.

Ah !...voici quelqu'un qui me reconnaitra, j'espère.

S C E N E X.

LES PRÉCÉDENS, ROBERT, ensuite JUSTINE.

SANS-QUARTIER.

Eh ! arrivez donc , cher oncle.

ROBERT, étonné.

Que vois-je ! oh ciel ! mais oui...

POULOT, à part.

Est-ce que vraiment ce serait...

JUSTINE, arrivant.

Ah ! voilà mon cousin !

SANS-QUARTIER, l'embrassant.

Ma chère Justine !

POULOT.

Ce n'est pas lui... jamais Fanfan n'aurait osé embrasser sa cousine.

EDMON.

Non , mais Sans-Quartier...

ROBERT.

C'est lui... c'est bien lui. ( Il l'embrasse. )

POULOT.

Quoi ! tout de bon , c'est toi ?

ROBERT.

*Air : du Poète Satyrique.*

Mais regarde-le donc , ma chère ,

Comme le voilà beau garçon !

Vive l'état de militaire

Pour vous donner bonne façon.

POULOT.

Mais viens donc , que je t'examine :

ROBERT.

Tu vois qu'il a fait son chemin.

JUSTINE.

Songiez-vous à votre cousine ?

SANS-QUARTIER.

Pensiez-vous à votre cousin ?

EDMON,

ROBERT.

Elle trouve , comme son père , Mais regarde le donc , ma chère ,  
 Que le cousin est beau garçon ; Comme le voilà beau garçon ?  
 Il n'est que l'habit militaire Vive l'état de militaire  
 Pour vous donner bonne façon. Pour vous donner bonne façon.

POULOT, JUSTINE. SANS-QUARTIER.

Je suis de votre avis , mon père , A Justine si j'ai su plaire ,  
 Mon cousin est bien beau garçon ; Me taire n'est plus de saison :  
 Il n'est que l'habit militaire Vienne la paix et sans mystère ,  
 Pour vous donner bonne façon. Je me déclare sans façon.

ROBERT.

Ce cher neveu !

POULOT.

Air : *Une fille est un oiseau.*

Ce Fanfan , qui l'aurait cru ,  
 Oh ! c'est une chose étrange  
 Comme la gloire vous change !  
 Je n'en suis pas revenu.  
 La guerre ne me plaît guères ,  
 Mais si nos cousins , nos frères ,  
 Sitôt qu'ils sont militaires  
 Deviennent beaux et bienfaits ,  
 Je vous le dis , mon cher père ,  
 Je partirai pour la guerre  
 Dès qu'on aura fait la paix.

SANS-QUARTIER.

C'est dit.

ROBERT.

Hé bien , ma fille , tu es étonnée de voir ton  
 cousin comme ça.

JUSTINE.

Oh ! oui , mon père , je suis bien contente.

## SCENE XI.

LES PRÉCÉDENS , St.-GERMAIN.

ROBERT , voyant St.-Germain.

Chut.

St.-GERMAIN , à part.

Le Comte est vraiment amoureux... Cela dé-  
 range tous mes projets.... mais il faudra voir.

( 31 )

SANS-QUARTIER.

Quel est donc ce monsieur là , mon oncle ?

ROBERT.

C'est un monsieur qui demeure... tu sais bien...  
là bas.

SANS-QUARTIER.

Ah !

ROBERT.

Brave homme , excellent homme , mais qui...  
( *Il parle bas.* )

SANS-QUARTIER , *riant.*

Ah ! ah ! ah ! Il est bon.

St.-GERMAIN.

Vous êtes gais , messieurs.

ROBERT.

Ma foi , monsieur , c'est que les nouvelles sont  
bonnes.

St.-GERMAIN.

Oui... tant mieux.

ROBERT.

Voilà , mon neveu , le conscrit qui arrive de  
l'armée.

St.-GERMAIN.

Ah ! ah !

ROBERT.

Il nous assure que tout va bien.

St.-GERMAIN.

Ah ! il l'assure... je le désire , mais il faudra voir.

ROBERT.

Toujours le même , monsieur St.Germain.

St.-GERMAIN , *à Sans-Quartier.*

Monsieur , vous avez affaire à forte partie , là-  
haut.

SANS-QUARTIER.

C'est vrai.

( 32 )

Air : de *Doche*.

Nous nous sommes vus en présence  
De guerriers remplis de valeur,  
Mais nous nous battons de bon cœur  
Lorsque l'on nous fait résistance.  
Voilà comme nous sommes tous,  
Et le Russe a pu s'en convaincre :  
Nous n'avons de plaisir à vaincre  
Que l'ennemi digne de nous.

St.-GERMAIN.

Monsieur... si tous vos camarades vous ressemblent...

SANS-QUARTIER.

Ils valent mieux que moi, monsieur.

POULOT.

Ah ! je dis...

JUSTINE, à *Robert*.

Comme il s'est formé.

EDMON.

*Vaudeville de Oui et Non.*

Ils sont charmans ces jeunes gens,  
A peine sortis de l'enfance,  
Ils font admirer dans nos camps  
Et leur conduite et leur vaillance.  
Comme nous, ils sont aguerris  
Tout en entrant dans la carrière,  
Et le plus jeune des conscrits  
Se bat comme un vieux militaire.

SANS-QUARTIER.

Ne faut-il pas imiter nos modèles.

ROBERT.

Vous l'entendez, monsieur St.-Germain.

St.-GERMAIN.

Hé ! mon dieu, la valeur française, personne ne l'a met en doute ; mais moi je suis ami de l'humanité, et je vois avec douleur, que des coalitions sans fin... une guerre éternelle...



( 33 )

SANS-QUARTIER.

Rassurez-vous, cœur sensible : tout cela va finir.

ROBERT.

Tu crois donc à la paix ?

SANS-QUARTIER.

Si j'y crois ! Napoléon la veut ; il la commendera.

St.-GERMAIN.

Ah ! cela, par exemple, il faudra voir.

ROBERT.

Vous verrez, vous verrez.

POULOT.

Oui, monsieur, vous verrez.

ROBERT, à *Sans-Quartier*.

Elle est jolie, n'est-ce pas ?

SANS-QUARTIER.

Charmante.

ROBERT.

Eh bien, mon ami, une fois la paix faite... je ne te dis que cela. Mes enfans, allez faire rafraîchir votre cousin.

POULOT.

Soyez tranquille, papa.

Air : *Moi je suis un bon homme.*

Je sais le bon coin de la cave,  
Et je choisirai du meilleur.

ROBERT, à *Sans-Quartier*.

Lui ferez vous l'honneur, mon brave?...

EDMON.

De boire ün coup? de tout mon cœur.  
Un coup de vin qu'on me présente,  
Ne saurait que m'être opportun,  
Et j'en accepterais cinquante  
Plutôt que d'en refuser un.

*Ensemble.*

Il en accepterait, etc.

Et j'en accepterais, etc.

( *Sans-Quartier sort avec Justine, Edmon et Poulot.* )

*L'hotel de la Paix.*

E

SCENE XII.

St.-GERMAIN, ROBERT.

St.-GERMAIN, *riant.*

Ah ! ah ! ah ! vous êtes un bonhomme , monsieur Robert.

ROBERT.

Pourquoi donc , monsieur !

St.-GERMAIN.

C'est que vous avez une imagination d'une complaisance... vous croyez... vous arrangez. Ah ! ah !

ROBERT.

Bah ! rira bien qui rira le dernier : si la paix peut nous venir.

St.-GERMAIN.

Hein ! qu'est-ce que vous dites donc ?

*Air : Femmes voulez-vous éprouver.*

La paix ! vous plaisantez , mon cher,

Chez vous elle est toute venue :

Par les étrangers , il est clair ,

Qu'elle n'est pas interrompue.

Ici d'en goûter les attraits ,

Vous avez la douce habitude ,

N'est-il pas prouvé que la paix

Se trouve dans la solitude ?

ROBERT.

Oh ! ça ne durera pas toujours , je suis connu chez l'étranger.

St.-GERMAIN.

Oui , toute l'Europe va descendre chez vous.

ROBERT.

Et pourquoi non , s'il vous plaît ?

St.-GERMAIN.

Quoi , bonhomme , dans l'état où sont les choses , vous vous imaginez que l'on quitte ses foyers ? que

l'Autrichien , par exemple , environné d'armées et d'ennemis...

UN GARÇON , *accourant.*

Monsieur le baron de Bruxahal arrivant de Vienne.

ROBERT , à *St.-Germain.*

Arrivant de Vienne...

St.-GERMAIN.

De Vienne , en Dauphiné , sans doute.

ROBERT.

Vîte au n°. 2.

JUSTINE.

Mon père... mon père , un grand monsieur Polonais qui vient loger ici.

ROBERT.

Vous l'entendez , un Polonais.

St.-GERMAIN.

De la petite Pologne.

ROBERT.

Donnez le n°. 4.

UN VALET.

Deux Hongrois , un Suédois , et quatre Danois.

ROBERT.

Ouvrez tous les appartemens . . . des Danois , monsieur !

St.-GERMAIN.

Oui , en attendant les Chinois.

JUSTINE.

Papa , papa , monsieur Usbeck et Moustachi négocians d'Ispahan.

ROBERT , à *M. St.-Germain.*

D'Ispahan !

*Air : Des fraises.*

Ma foi vos yeux sont perçans ,  
Et mon hôtel se monte ;

Sur les Chinois que j'attends  
Voilà toujours deux Persans,  
A compte, à compte, à compte.

St.-GERMAIN, *s'en allant.*

Oh ! il y a ici quelque chose d'extraordinaire. Il faut voir.

JUSTINE.

Mais, venez donc, mon père.

ROBERT.

Oui, je cours. Allons, ma fille, Poulot, Flamand, tout le monde à son poste.

---

S C E N E X I I I.

LES PRÉCÉDENS, Mad. D E R V I L L E.

Mad. D E R V I L L E, *sortant de chez elle et  
retenant Robert.*

Puis-je savoir, monsieur Robert, ce qui cause ici toute cette agitation?

ROBERT.

Ah ! madame.

*Air : Du Curé de Pomponne.*

Pardonnez ce trouble subit,  
Mon ivresse est complète,  
Ma maison enfin se remplit,  
Et ma fortune est faite.

Mad. D E R V I L L E.

Tant d'espoir pour un peu de train.

ROBERT.

Dam' il faut qu'on s'apprête ;  
Souvent d'un petit train  
Naît soudain  
Une bien grande fête.

Allons, Poulot. (*Ils sortent.*)

JUSTINE.

*Même air.*

Madame, j'ai vu mon amant,  
Ah ! j'en perdrai la tête ;

( 37 )

Il est bien fait, il est charmant,  
Sur-tout il n'est plus bête.

Mad. D E R V I L L E.

C'est là ce qui vous réjouit ?

J U S T I N E.

Quand un hymen s'apprête ,

Dam on dit

Qu'un petit

Brin d'esprit

Aide bien à la fête.

(Elle sort.)

---

## S C E N E X I V.

Mad. D E R V I L L E.

Air : *On se chagrine trop vite.*

En effet, c'est un délire,

Chacun ici semble fou,

Je vois tout le monde rire

Et courir sans savoir ou ;

Mais moi-même qui les fronde,

Je me plains , sai-je pourquoi !

J'ai bien peur que tout le monde

Ne soit plus sage que moi.

---

## S C E N E X V.

Mad. D E R V I L L E , L E C O M T E , *accourant.*

L E C O M T E.

Ah ! madame , vous voyez le plus fortuné des hommes.

Mad. D E R V I L L E.

Encore un heureux.

L E C O M T É , *très-vivement.*

Il m'est enfin permis de faire éclater des sentiments que le respect à trop long-tems contenus.

Mad. D E R V I L L E.

Mais, monsieur le Comte...

L E C O M T E.

Je vous aime , madame , toute l'éloquence hu-

( 36 )

maine ne parviendrait pas à exprimer la force, la pureté de cet amour ; elle suffira bien moins à peindre ma félicité, si vous daignez accepter et mon cœur et ma main.

Mad. D E R V I L L E.

Ah ! par exemple ce délire va trop loin, il faut se prononcer.

L E C O M T E.

Eh quoi, madame, aurais-je eu le malheur de vous déplaire ?

Mad. D E R V I L L E.

Je ne vous l'aurais pas dit, monsieur, mais puisqu'enfin vous provoquez ma franchise, ne trouvez pas mauvais que je détruise l'espoir qui vous abuse ; je ne saurais aimer un étranger.

L E C O M T E.

Qu'entends-je !

Mad. D E R V I L L E.

La vérité.

L E C O M T E.

Air : *Ce mouchoir, belle Raimondo.*

Ah ! quelle erreur est la vôtre !  
Qu'importe à nos sentimens  
Que ce pays et le nôtre  
Soient sous des cieus différens ;  
Le hasard marca nos places,  
Mais le cœur sait mieux juger,  
Quand il rencontre les grâces  
L'amour n'est plus étranger.

Mad. D E R V I L L E.

Vous vous trompez, monsieur, l'amour est un supplicé partout où il rencontre une opposition invincible de goût, d'habitude et surtout d'espérance et de plaisir. Vous êtes Russe, je suis Française...

L E C O M T E.

Mais, madame.

Mad. D E R V I L L E.

Air : *J'ai vu par tout dans mes voyages.*

A l'ennemi de ma patrie  
Mon cœur ne peut s'abandonner,  
La haine en nos camps établie  
Pourrait trop vite nous gagner.  
Quelle française oserait faire  
Son époux de son ennemi !  
Souvent , hélas ! pour lui déplaire ,  
C'est bien assez d'être mari.

L E C O M T E.

Ah ! Madame que je suis heureux.

Mad. D E R V I L L E.

Hé bien , monsieur , vous n'êtes pas difficile , en ce cas , j'ose vous déclarer que de tous mes ennemis , vous êtes celui que je hais le plus cordialement ; oui , monsieur , je vous hais , parce que , méconnaissant à la fois vos intérêts , votre puissance , et votre gloire , vous n'apercevez pas que votre union avec le héros de la France suffirait pour commander le bonheur du monde ; jugez après cela si je suis disposée à recevoir vos vœux et votre main. (*on entend un coup de canon.*)  
Qu'est-ce donc ?

L E C O M T E.

Hé ! madame , c'est la paix que je viens vous annoncer.

Mad. D E R V I L L E , *étonnée.*

La paix !

L E C O M T E.

Signée entre votre Empereur et le nôtre , le canon la proclame en ce moment. (*le canon continue.*)

Mad. D E R V I L L E , *vivement.*

Quoi ! monsieur , vous avez la bonté de venir m'annoncer la paix , et vous ne partez pas ?

L E C O M T E.

Hélas ! Madame , c'était mon intention , mais

cet amour qui me tyrannise et que vous dédaignez !... (*coup de canon.*)

Mad. D E R V I L L E.

Oh ! c'est elle. — Comment monsieur, que je dédaigne ! je ne sache pas m'être servie de cette expression. (*coup de canon.*)

L E C O M T E.

Air : *Du petit Matelot.*

Un étranger ne peut vous plaire,

Mad. D E R V I L L E, avec trouble.

Il en est que j'estime fort. (*coup de canon.*)

L E C O M T E.

Vous ne le croyez pas sincère ?

Mad. D E R V I L L E, émue.

Ah ! combien souvent on a tort !

(*coup de canon.*)

L E C O M T E.

Mon cœur est franc, sensible et tendre.

Mad. D E R V I L L E, émue.

On peut s'expliquer sur ceci.

L E C O M T E.

J'ai tout fait pour le faire entendre.

(*coup de canon.*)

Mad. D E R V I L L E, plus émue.

Je ne l'entendais pas ainsi.

L E C O M T E.

J'ai tout dit pour, etc.

Mad. D E R V I L L E, toujours plus émue.

Je ne l'entendais, etc.

L E C O M T E.

Eh quoi, madame, il serait possible que cette aimable émotion que j'aperçois !

Mad. D E R V I L L E, très-émue.

Et vous êtes bien sûr, monsieur, que c'est la paix que l'on annonce ?

L E C O M T E.

Je vous le jure, Madame : ainsi mon amour ne vous aurait point offensée ?

Mad. D E R V I L L E, attendrie.

Eh ! monsieur, s'offense-t on de ce que l'on desire !  
(*Le canon redouble.*)



( 41 )

LE COMTE, *tombe à ses genoux.*

Ciel !... et si j'osais vous renouveler l'offre de mon cœur, et de ma main.

Mad. D E R V I L L E.

Ma foi, Monsieur, je les accepterais. (*Le canon devient plus fort.*)

---

S C E N E X V I.

LES PRÉCÉDENS, ROBERT, JUSTINE,  
SANS-QUARTIER, POULOT, EDMON,  
*les gens de la maison.*

T O U S, *paraissant aux portes.*

La paix, la paix, la paix, vive la paix.

S A N S - Q U A R T I E R.

Eh bien, mon oncle, vous ai-je trompé ?

R O B E R T.

Ma foi, non.

*Air : Aussitôt que la lumière.*

De la Neva, de la Seine,

La paix rapproche les flots :

Envain l'intrigue et la haine

Avient armés deux héros.

Napoléon, Alexandre,

De l'Anglais trompent l'espoir,

Deux grands hommes pour s'entendre

N'ont besoin que de se voir.

Enfin, mes lampions s'allumeront, permettez, messieurs, que je vous invite tous au petit divertissement qu'on prépare dans mon jardin, je n'attends plus que mon ami Festignac.

---

S C E N E X V I I.

LES PRÉCÉDENS, FESTIGNAC.

F E S T I G N A C.

Mé voici, mé voici, ah ! mon cher, quelle heureuse idée m'est venue ! comme ce grand événement  
*L'hotel de la Paix.*

F

( 25 )

ment il doit réunir tous les intérêts, tous les états, toutes les opinions, j'ai mis en mouvement, et je vous amène les quatre coins de Paris.

POULOT.

Tout ça dans notre jardin?

FESTIGNAC.

Eh! oui, par députation.

Air : *Mon père était pot.*

J'ai convoqué Monsieur d'Antin,  
Madame Poissonnière,  
Messieurs Honoré, Paul, Martin,  
Marceau, la Grenouillère :  
Monsieur Gros-Caillou,  
Monsieur Pont-au-Chou  
Marcheront à leur tête...  
Prodige soudain !  
Monsieur St.-Germain  
Veut être de la fête.

ROBERT.

Quoi! monsieur, il faudra voir?

---

SCENE XVIII ET DERNIERE.

LES PRÉCÉDENS, St.-GERMAIN.

St.-GERMAIN.

Ma foi, messieurs, j'ai tout vu.

Mad. DERVILLE.

Vous pouvez voir encore la France unie à la Russie.

ROBERT, *unissant sa fille à Sans-Quartier.*

Et le courage à la beauté.

POULOT.

Et moi, à personne.

EDMON, *à madame Derville.*

Madame, puisque nous avons la paix, je vous fais mon compliment...

LE COMTE, *à St.-Germain.*

Convenez, mon ami, que le grand homme a bien mené tout cela.

St. GERMAIN.

Je l'avoue.

*Air : Il accueille les artisans.*

Il a de tous ses ennemis  
Rendu les entreprises vaines ,  
Il a détruit tous les partis,  
Il a calmé toutes les haines.  
Pour mettre à fin ses grands projets,  
En moyens son génie abonde.  
Pour faire la guerre et la paix,  
C'est le premier homme du monde.

ROBERT.

Allons, passons au jardin.

FESTIGNAC.

Non pas, messieurs... jardin, venez trouver la compagnie.

*Le théâtre change et représente un jardin illuminé en verres de couleurs : le milieu est occupé par un autel sur lequel brûlent des parfums et qui porte pour inscription : au Génie de la France. Au-dessus s'élève un aigle, lançant la foudre. Les noms d'Austerlitz et de Jéna sont gravés sur deux écussons entourés de lauriers et qui garnissent le côté droit ; sur les deux écussons de la gauche on lit, Eyleau et Friedland.*

---

## DIVERTISSEMENT.

### FESTIGNAC.

Voici d'abord le petit Vaudeville avec ses camarades.

---

#### PREMIÈRE ENTRÉE.

### LE VAUDEVILLE, ARLEQUIN, COLOMBINE.

#### LE VAUDEVILLE.

Air : *La boulangère.*

Le Vaudeville est un enfant,  
Joyeux, dispos, agile :  
A chaque heureux événement,  
On est sûr dans la ville  
De voir le premier en chemin  
Le petit Vaudeville,  
Malin,  
Le petit Vaudeville.

#### ARLEQUIN.

Pour vous célébrer dignement  
S'il n'a pas un grand style,  
S'il n'a qu'un petit instrument,  
Si sa voix est débile,  
Au moins il est toujours en train,  
Le petit Vaudeville  
Malin  
Le petit Vaudeville.

#### COLOMBINE.

On a vu souvent la chanson  
D'un Troubadour habile,  
Éterniser plus d'un grand nom,  
A la cour, à la ville :  
L'immortelle croit au jardin  
Du petit Vaudeville. etc.

#### ARLEQUIN.

Sangodémi ! voici du nouveau ! monsieur et madame Du-  
marais avec mes cousins du Boulevard.

IIe. ENTRÉE.  
MONSIEUR ET MADAME DUMARAIS,  
GENS DU BOULEVARD.

CHOEUR.  
GENS DU BOULEVARD.

Air : *Ramenez-ci , ramenez-là.*

Salut à la compagnie,  
Vétoi les Boulevards tout prêts.

M. DUMARAIS.

Air : *De mon berger volage.*

Venez , ma chère amie ,

Madame Dumarais.

GENS DU BOULEVARD.

*Suite du premier air.*

Souffrez que notre folie  
Mêlé un mot à vos couplets.

Mad. DUMARAIS.

*Suite du second air.*

Que notre ame attendrie,  
Célèbre aussi la paix.

LE BOULEVARD.

*Suite du premier air.*

Sans art , sans fard , sans compliment,  
Nous vous offrons nos cœurs , notre zèle.

M. DUMARAIS.

*Suite du second air.*

Si la mode nouvelle  
Nous vient tout doucement...

LE BOULEVARD.

*Suite du premier air.*

L'esprit chez nous vient lentement,  
Mais nous nous en passons gaiement.

Mad. DUMARAIS.

*Suite du second air.*

La joie universelle

Nous gagne en un moment.

LE BOULEVARD.

*Suite du premier air.*

Dans un si grand événement  
Tout bon français est éloquent.

M. DUMARAIS.

Air : *Doctilas.*

Qu'avec plaisir moi je contemple

( 46 )

De la paix l'aspect enchanteur !  
Ma femme , c'est un bel exemple  
Pour l'amener à la douceur ?

MAD. DUMAPAIS.

*Suite de l'air.*

Mon ami , de mon caractère  
Devais-tu te plaindre jamais ?  
Si le matin , par fois , j'aime la guerre , } *bis.*  
Toujours le soir , j'aime la paix . }

*(Ritournelle de l'air du Bastringue.)*

TOUS.

Ah ! mon dieu , qu'est-ce que c'est que ça ?

---

IIIe. ENTRÉE.

MARCEAU, LAHALLE, ET LES PORTS.

UN BATELLIER.

*Air : Du bastringue.*

Avec son bon ami Marceau ,  
C'est la halle  
Qui dévale ;

Avec son bon ami Marceau ,  
Et tous l'z'enfants du bord de l'eau.

UNE POISSARDE.

C'est que , toute femme que j'sommes ,  
J'savons apprécier les hommes ,  
Et j'disons de Napoléon

Que c'dieu là c'est un vrai démon.

UNE AUTRE POISSARDE.

Allons , gai ! pour Napoléon  
Que la halle  
Se signale :  
Qu'il soit ange , dieu , zou démon ,  
Du monde entier c'est le patron.

---

IIIe. ENTRÉE.

UN ANGLAIS, à la porte.

Mon ami , mon bon ami...

POULOT.

Non , monsieur.

L'ANGLAIS.

Je vous prie , permettez...

( 47 )

POULOT.

On n'entre pas.

ROBERT.

D'ou vient tout ce train ?

POULOT.

Un Anglais qui veut entrer malgré nous.

TOUS.

Un Anglais !...

ROBERT.

Qu'il vienne , une fête sur la paix l'amusera.

L'ANGLAIS.

Laissez donc passer Jonn Bullh , laissez-moi voir des gens heureux... Ah ! mes amis , j'étais désolé que ma souverain il ne voulait pas faire la paix avec les autres.

ROBERT.

Tant pis pour lui.

St.-GERMAIN.

Oh ! il y viendra.

L'ANGLAIS.

Je l'espérais fortement.

LE RUSSE.

Nous y sommes bien venus , nous.

L'ANGLAIS.

*Air : Dans cette maison à quinze ans..*

Chez nous , je le dis sans détour,  
On veut la paix avec le France,  
Et je crois bien que George un jour  
Il comblera notre espérance.  
Il était dans l'avenglement,  
Et sa vue était fort compacte ;  
Mais cet dernier événement,  
Il pourrait bien certainement  
L'opérer de la cataracte.

ARLEQUIN.

Ce n'est pas la peine , il sera guéri sans opération ?

L'ANGLAIS.

Vous croyez ?

ARLEQUIN.

Mon dieu oui , on à trouvé le spécifique.

( 48 )

Air : *Du ballet des Pierrots.*

Las de le voir triste et maussade ,  
Et les yeux toujours obscurcis ,  
Pour consulter sur le malade ,  
Deux docteurs se sont réunis .  
Le résultat de l'entrevue ,  
Après un sévère examen ,  
C'est que pour éclaircir sa vue ,  
Il lui faut de l'eau du Niemen .

SANS-QUARTIER.

Pas autre chose.

UNE POISSARDE.

Tu t'y connais donc , mon homme ?

SANS-QUARTIER.

C'est baclé.

UN BATELLIER.

Air : *Tout le long de la rivière.*

Pour moi c'que j'y trouve d'plus beau ,  
C'est qu'tout ça s'est baclé sur l'eau ,  
Sur l'eau, les deux maîtres d'la terre  
Ont éteint les feux de la guerre .  
Or, de s't'événement public  
Je tire un heureux pronostic ,  
Et j'vois la paix filer en Angleterre ,  
Tout le long, le long, le long de la rivière ,  
Tout le long, le long, de la rivière .

L'ANGLAIS, à Robert.

Pardon, monsieur le maître, je ne comprenais pas bien  
ce que je voyais-là, écrit au milieu de ces lauriers.

ROBERT.

Air : *Le magistrat irréprochable.*

Ce sont des noms bien remarquables ,  
Lisez : *Austerlitz, Jena,*  
*Bylau, Friedland,* lieux mémorables  
Où notre héros triompha, (bis.)  
Ces noms chéris de la victoire  
Immortalisent sa valeur ,  
Voilà les garants de sa gloire....

(Ici les inscriptions et l'aigle disparaissent : on voit à leur  
place quatre transparens représentant les attributs du  
Commerce, de l'Agriculture, des Sciences et des Arts ;  
l'aigle envolé laisse voir le buste de Napoléon, couronné  
par la paix et la victoire.)



( 49 )

*Suite de l'air.*

Voici ceux de notre bonheur.

CHŒUR.

Après les garants de sa gloire,  
Voici, etc.

Mad. D E R V I L L E.

*Même air.*

Le héros, sauveur de la France,  
Ramène sous ses étendards  
L'agriculture et la science,  
Et l'industrie et les beaux arts; (*bis.*)  
De tant de bienfaits, la mémoire  
Vivra toujours dans notre cœur;  
Il a tout fait pour notre gloire,  
Nous ferons tout pour son bonheur:

T O U S.

Il a tout fait, etc.

J U S T I N E.

A l'égard de son bonheur, soyez tranquilles.

*Même air.*

Une épouse auguste et chérie  
Trouve son plaisir le plus doux,  
A charmer constamment la vie  
De celui que nous aimons tous. (*bis.*)  
Un jour on lira dans l'histoire  
Du héros Pacificateur:  
Mars et Minerve ont fait sa gloire,  
Joséphine à fait son bonheur.

T O U S.

Mars et Minerve, etc.

L E R U S S E.

*Même air.*

Lorsque sa puissance se fonde,  
Sur les exploits les plus fameux,  
Le plus grand monarque du monde  
Est encor le plus généreux. (*bis.*)  
A ma franchise l'on peut croire,  
Oui, quoiqu'il soit notre vainqueur,  
Le combatre fut notre gloire,  
L'aimer sera notre bonheur.

T O U S.

Le combatre, etc.

*L'hotel de la Paix.*

G

UNE VIEILLEUSE , réunissant tous les personnages  
autour d'elle.

Mes amis....

Air : *De Fanchon , etc.*

Voulons nous parer notre offrande,  
Et lui faire aimer nos accens,  
Chantons les braves qu'il commande ;  
Ils sont ses amis , ses enfans.  
Oui , chantons les fils de la gloire,  
Et tour à tour,  
La paix , l'amour et la victoire.

T O U S .

C'est bien dit.

R O B E R T .

Et je commence , allons , tambourin ?

R O N D E G É N É R A L E .

Air : *Pour animer nos chansons.*

Je vais percer maint tonneau  
En l'honneur des braves ,

T O U S .

Il va percer , etc.

R O B E R T .

Je leurs verserai sans eau  
Le vin de mes caves.

T O U S .

Il leur versera , etc.

U N B O U Q U E T I E R E .

Comme ils ont gagné les cœurs  
De la France entière ,

T O U S .

Comme ils ont , etc.

L A B O U Q U E T I E R E .

Ils auront toutes les fleurs  
De la Bouquetière.

T O U S .

Ils auront , etc.

U N P O R T E U R D ' E A U .

Je sis porteur d'eau s'et j'dis  
Qu's'il vient à c'te fête ,

T O U S .

Il est porteur d'eau , etc.

L E P O R T E U R D ' E A U .

Qu'enque z'amis d'nos ennemis,  
J'leu laverai la tête.

( 51 )

TOUS.

Aux amis , etc.

UN PETIT SAVOYARD.

Pour fêter ces bons amis,  
Selon mon envie ,

TOUS.

Pour fêter , etc.

LE PETIT SAVOYARD.

Je veux leur montrer gratis  
La marmotte envie.

TOUS.

Il veut , etc.

UNE POISSARDE.

Ils trouv'ront de l'artificiel  
Dans c'te capitale ,

TOUS.

Ils trouv'ront , etc.

LA POISSARDE.

Nous , j'leur donn'rons l'naturel  
Des dames d'la halle.

TOUS.

Elle leur don'ra , etc.

UNE MARCHANDE DE PLAISIR.

Pour moi je dois l'emporter  
Sur les autres femmes ,

TOUS.

Madame doit , etc.

LA MARCHANDE.

En leur donnant sans compter  
Le plaisir des dames.

TOUS.

En leur donnant , etc.

UN BATELIER.

Pour les prend' dans mon bachot,  
J'ais sur la rivière ,

TOUS.

Pour les prend' dans son bachot  
Il est , etc.

LE BATELIER.

Que n'puis-je les passer bientôt  
Jusqu'en Angleterre.

TOUS.

Il voudrait , etc.

UN PROCUREUR.

Dieu ! qui nous donne la paix,  
Ah ! fais qu'elle tienne ,

( 52 )

TOUS.

Dieu ! qui nous , etc.

LE PROCUREUR.

Mais empêche qu'au Palais

Elle ne parvienne.

TOUS.

Il a bien peur , etc.

UNE POISSARDE.

Des maris j'n'en trouve aucun,

Les camps nous les r'tiennent ,

TOUS.

Des maris , etc.

LA POISSARDE.

Mais j' compte en attrapper un

Dans ceux qui nous r'viennent.

TOUS.

Ell' compte , etc.

JUSTINE.

J'aimais Fanfan , et son nom ,

Mais en mariage ,

TOUS.

Elle aimait , etc.

JUSTINE.

Sans-Quartier , m'assure-t-on ,

M'plaira davantage.

TOUS.

Sans-Quartier , répète-t-on ,

Lui , etc.

POULOT.

Je donne à tous mes moineaux ,

Liberté complete ,

TOUS.

Il donne , etc.

POULOT.

Pour dire aux autres oiseaux

Que la paix est faite.

TOUS.

Pour dire , etc.

L' ANGLAIS.

Le Turc , le Russe , en un mois

Ont agi de sorte ,

TOUS.

Le Turc , etc.

L' ANGLAIS.

Que l'on nous ferme à-la-fois

Les portes et la Porte.

( 53 )

TOUS.

Que l'on lui ferme, etc.

EDMON.

De mon tems aussi la paix  
Était chose heurense.

TOUS.

De son tems, etc.

EDMON.

Mais nous n'en fimes jamais  
D'aussi glorieuse.

TOUS.

Mais vous, etc.

St.-GERMAIN.

Je disais il faudra voir,  
Et je dis encore,

TOUS.

Il disait. etc.

St.-GERMAIN.

Quand Paris pourra-t-il voir  
Celui qu'on adore?

TOUS.

Quand Paris, etc.

Mad. DERVILLE, *au public.*

On fait grâce à des couplets  
Quand la joie est publique.

TOUS.

On fait grâce, etc.

Mad. DERVILLE.

Ici, le canon de la paix  
Doit tuer la critique.

TOUS.

Ici, le canon de la paix  
Doit tuer la critique.

FIN.